

Brigitte Haentjens se frotte à Shakespeare

Raymond Bertin

Numéro 153 (4), 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73038ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2014). Brigitte Haentjens se frotte à Shakespeare. *Jeu*, (153), 84–87.

En mars, au TNM, puis en avril, au CNA, Sébastien Ricard incarnera Richard III, le roi-tyran, entouré d'une distribution de fort calibre. Brigitte Haentjens, qui signera sous la bannière de Sibyllines son premier Shakespeare, nous confie ses angoisses et ses intuitions.

Raymond Bertin

BRIGITTE HAENTJENS SE FROTTE À Shakespeare

Pour une metteuse en scène rompue à la création contemporaine, à un théâtre bien inscrit dans son époque, comme peut l'être Brigitte Haentjens – dont la feuille de route distinctive, audacieuse, fait l'objet de réflexions fort intéressantes dans *Un regard qui te fracasse*, son tout récent livre (Boréal, 2014) –, aborder Shakespeare représente plusieurs défis : « Pour moi, c'est vraiment monumental, une espèce de socle du théâtre, après les Grecs. Je ne me sentais pas la maturité d'attaquer ça plus tôt, avoue-t-elle, deux mois avant d'entrer en répétition. Je suis arrivée à Shakespeare par Büchner, puis Brecht. Je trouve qu'il y a beaucoup de points communs entre les dramaturgies de Brecht, à ses débuts du moins, et de Shakespeare. » Dans son livre, la créatrice déplore l'écrasante « jurisprudence brechtienne » : « [...] la

fameuse distanciation, une théorie sur le jeu que Brecht a mise au point tardivement [...] avait pourtant déjà cours chez Shakespeare. » (p. 48) En entrevue, elle encense la « bâtardise » de l'écriture chez l'un et l'autre : « Les premières pièces de Brecht étaient plus ou moins des créations collectives, des morceaux de bravoure pour des acteurs. C'est la même chose chez Shakespeare : il a une troupe avec deux acteurs comiques ? Il écrit des scènes comiques pour ces acteurs. À ses débuts, et dans *Richard III*, on sent ce côté collectif, plus morcelé, et l'aspect bâtard où coexistent le tragique, le comique, le populaire et le poétique. Même si on a peu de références par rapport à l'époque de Shakespeare – Brecht est plus proche de nous –, j'ai l'impression qu'ils expérimentent tous deux une écriture populaire de haut niveau, en quelque sorte, dialectique et non réductrice. »



Au centre, Brigitte Haentjens et Sébastien Ricard, en répétition pour *Richard III*, qui sera présenté par Sibyllines au TNM et au CNA en 2015.
© Jean-François Hélu

« Pour ce qui est de la distanciation, poursuit-elle, dans l'endroit où jouait Shakespeare, au Globe, tout était distancié en partant : tout se passait à vue, on ne faisait pas croire au quatrième mur, on jouait de jour... S'il y a un personnage distancié, c'est bien Richard III, lorsqu'il s'adresse au public. D'ailleurs, je suis sûre que Brecht s'est inspiré de ça pour Mackie, dans *L'Opéra de quat'sous* : il a cette attitude, comme Richard, de l'ordure qui se fait complice du public. »

La metteuse en scène voit, à travers son acteur fétiche, Sébastien Ricard, à qui le rôle de Richard III lui a paru tout naturellement dédié, se dessiner une filiation entre le personnage du Tambour-Major joué par le comédien dans le *Woyzek* de Büchner qu'elle a monté en 2009, puis celui de Mackie qu'il a incarné en 2012, et le sombre roi Richard

qu'il doit à présent endosser. Personnage maudit du théâtre, Richard III fait partie de ces héros monstrueux qui marquent leurs interprètes. « De nombreuses histoires d'horreur courent sur ce qui a pu arriver aux acteurs qui ont joué Richard », rappelle Brigitte Haentjens, qui évoque, dans son livre, ce risque de certains rôles pouvant « conduire l'acteur à une véritable descente aux enfers » (p. 99) : « Le théâtre, c'est dangereux, on n'imagine pas à quel point, et ce n'est pas un lieu commun ! Je sais, j'ai vu des gens qui ont traversé le miroir durant certaines représentations, mais Sébastien est très fort psychologiquement, il sait comment se protéger et, aussi, que je suis là pour l'aider. »

FAIRE CONFIANCE À SES INTUITIONS

En vraie praticienne, Brigitte Haentjens déclare que c'est en salle de répétition que tout se joue. Si elle dit avoir des intuitions sur ce que sera son *Richard III*, elle sait en tout cas ce dont elle ne veut pas : « Ça ne m'intéresse pas de faire des costumes d'époque et tout ça. Avec la scénographe, Anick La Bissonnière, ç'a été un long chemin, on a grosso modo défini l'espace, très simple, un plateau nu, mais on se demande encore comment on peut changer l'image scénique. On se disait à la blague : "C'est toujours la même chose : un plancher et des acteurs !" » (*Rires.*) Il n'y aura donc pas d'évocation de lieux, la metteure en scène souhaitant s'en tenir à l'essence du théâtre, comme chez les Grecs : « Je voudrais qu'il y ait un chœur, une forme de collectivité, interchangeable, quelque chose de très simple qui permette au peuple d'exister. Mais je suis un peu angoissée, tant que je n'ai pas commencé le travail de répétition ! » S'il lui est difficile de parler d'une pièce avant de l'avoir montée, elle reconnaît que le travail sur celle-ci a débuté il y a environ quatre ans, avec son complice de longue date, Jean Marc Dalpé, qui la connaît très bien pour l'avoir enseignée à l'École nationale de théâtre et qui souhaitait en faire la traduction. « Ce que j'aime du travail de Jean Marc, c'est qu'il peut rendre compte des différents niveaux de langue chez Shakespeare. Un texte traduit doit être vivant. Son travail sur Joyce, pour *Molly Bloom*, était très subtil, très sensible. Il faut mettre ces textes à notre main, qu'ils s'inscrivent dans le présent », souligne la metteure en scène.

Après plusieurs lectures autour d'une table avec les acteurs qui composent sa distribution hors pair, Brigitte Haentjens a dirigé un laboratoire de création en mai dernier, « pas nécessairement sur la pièce, dit-elle, mais plus sur le mouvement, de façon intuitive, afin de trouver un langage commun au groupe, que tous se sentent dans l'histoire ». Cet esprit de troupe lui importe assez pour qu'elle ait fait inscrire au contrat



de nombreuses séances de répétition avec tous les comédiens. « Mais c'est compliqué, lance-t-elle, car en répétition, on doit commencer par l'acte IV. C'est bizarre, mais c'est comme ça. Il y a énormément de scènes, et ce ne sont jamais les mêmes personnes qui sont dans les scènes. C'est difficile à gérer. Dans un *show* comme celui-là, il faut travailler autant les petites scènes que celles de groupe. C'est encore plus dur qu'avec *L'Opéra de quat'sous*, où il y avait

cinq tableaux. À l'époque, j'en ai arraché, j'ai fait de l'insomnie, mais, cette fois, il y a cinq scènes par acte, une trentaine en tout, et ça file comme l'éclair. Ce n'est pas facile, j'ai peur, j'ai peur ! » (*Rires.*) Elle avoue qu'en fin de préparation, comme maintenant, elle ressent les choses de façon beaucoup plus anxiogène que lorsqu'elle se retrouve avec les acteurs.



Sébastien Ricard, en répétition pour *Richard III*, sous la direction de Brigitte Haentjens. © Jean-François Héту

UN PERSONNAGE D'UNE COMPLEXITÉ FASCINANTE

Parmi ses plus fortes intuitions, Brigitte Haentjens dit avoir « le sentiment qu'il faut que ça roule tout le temps » : « Shakespeare, c'est ça. Ce n'est pas du théâtre psychologique, ce n'est pas un théâtre qui prend son temps pour installer les choses. Il y a ce côté *trippant*, pas facile à réaliser : rouler à 20, avec autant de personnages... » La directrice artistique de Sibyllines a été happée par *Richard III* : « La pièce est très intéressante sur le plan politique, mais aussi sur le plan psychologique : la nature d'un personnage comme celui-là m'intéresse vraiment. Curieusement, les personnes de ce type, on en trouve énormément dans la société, même si elles ne tuent pas les gens. Il y a de plus en plus de "pervers narcissiques" qui s'épanouissent dans la destruction. Ce qui est aussi fascinant : dans le cas de Richard, on parle de "la quête du pouvoir", mais, dans le fond, ce n'est pas tant le pouvoir qu'il veut que dominer les autres, puisque, dès qu'il l'acquiert, il commence à perdre la tête, à perdre la carte, car il n'a plus d'objectif. C'est une démonstration : acquérir le pouvoir pour ne rien en faire, sans aucune ambition sociale, politique, sociologique. Il n'a pas de plan ! Ça lui donne un but, mais l'objectif, une fois atteint, n'existe plus. »

« Je voudrais qu'il y ait un cœur, une forme de collectivité, interchangeable, quelque chose de très simple qui permette au peuple d'exister [...]. »



Sylvie Drapeau (Elizabeth) en répétition pour *Richard III*, sous la direction de Brigitte Haentjens. © Jean-François Héту

Le rôle des femmes dans l'entourage de Richard paraît primordial à la metteuse en scène. Elle estime celui-ci ébranlé par la malédiction que lui lance sa mère, la Duchesse d'York. « Sur le plan psychologique, dit-elle, c'est visiblement quelqu'un qui n'a pas été "vu", aimé par elle spécifiquement. Sa malédiction le fait vaciller. Cette dimension des sorts et des sortilèges était très présente à l'époque. » Si Haentjens considère que les vraies grandes scènes de la pièce sont celles de Richard avec les femmes, c'est que la parole existe par elles : « Comme si elles l'obligeaient à aller chercher le meilleur de lui-même, à mettre en jeu sa parole. C'est aussi pour ça que je voulais que Sébastien joue ce rôle, car c'est un homme de parole, pour qui chaque mot compte. » Avec des comédiennes comme Louise Laprade en Duchesse d'York, Monique Miller en Reine Marguerite, Sylvie Drapeau dans le rôle d'Elizabeth et Sophie Desmarais en Lady Ann, nul doute que ces scènes ne manqueront pas d'intensité. ●